

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 81 (1978)

Artikel: Humeur et humour d'un homme sincère
Autor: Babel, Henry
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684605>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Humeur et humour d'un homme sincère

par Henry Babel

Comme je ne suis pas musicologue, je ne me sens pas autorisé à me prononcer sur les œuvres d'Henri Gagnebin. En revanche, je puis parler de l'homme avec lequel je me suis trouvé en contact au cours de trois phases bien distinctes : la première, d'une neutralité aimable ; la seconde, franchement mauvaise ; la troisième, amicale, confiante et excellente.

Tout est bien qui finit bien. Reprenons donc ces trois phases.

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, alors que je venais de terminer mes études de théologie, j'avais fondé à Genève, avec quelques camarades, une société dont le but était de réveiller l'intérêt du grand public pour les questions spirituelles. Nous avions invité, notamment, Maurice Goguel, professeur en Sorbonne, à venir nous parler des origines du christianisme, et le pasteur Elie Lauriol, prédicateur au verbe enflammé, de l'Oratoire de Paris, qui nous avait proposé pour thème : « L'homme entre son porte-monnaie et son âme ».

Henri Gagnebin était alors directeur du Conservatoire, et il fallait passer par lui pour obtenir la location de la grande salle de son établissement.

Il me reçut donc un soir d'hiver dans son bureau de la Place-Neuve. Tout vêtu de noir, il m'accueillit sur le seuil avec quelque chose d'aimable, je dirai même de pastoral et de professoral qui m'impressionna vivement.

Assis derrière son bureau, il faisait très « Monsieur le Directeur » et, avant de me répondre, commença par bourrer et allumer consciencieusement sa pipe. Puis, d'une voix ferme, il m'égrena une série de considérations sur la neutralité théologique du Conservatoire jusqu'au moment où, au milieu d'un nuage de fumée qui embrumait l'atmosphère de la pièce, il me dit :

— D'accord, mais à condition que vous n'attaquiez pas les catholiques !

Comme nous n'avions aucune intention de nous livrer à aucune polémique confessionnelle, notre série de conférences se déroula, non sans succès d'ailleurs, le directeur n'ayant pas à nous remettre à l'ordre.

Il n'en alla pas de même quand, dix ans plus tard, encouragé par une cinquantaine de paroissiens, je me portai candidat à la chaire de Saint-Pierre. Je militai très activement pour la tendance dite libérale du protestantisme, alors très minoritaire, la théologie en vogue étant plutôt celle de Karl Barth. Et j'avais même soutenu, aux Pays-Bas, une thèse de doctorat sur la pensée d'Albert Schweitzer. Par ailleurs, j'avais dit publiquement, à tort ou à raison, mon peu d'enthousiasme pour le renouveau liturgique dans le culte protestant.

Henri Gagnebin était alors non seulement paroissien de Saint-Pierre, mais conseiller de paroisse, jouissant de l'estime et de la confiance de nombreux électeurs. Avec une sincérité que je ne puis que respecter en ma qualité de partisan du libre examen, il prit ouvertement position contre ma candidature et multiplia tant et si bien les interventions qu'il est de ceux auxquels je dois, pour une grande part, d'avoir été mis par deux fois en ballottage!

Finalement, je fus quand même élu à Saint-Pierre; mais une chose me frappa dès mon élection: chaque fois que je présidais le culte, la place ordinairement occupée par Henri Gagnebin était vide. Ce que je puis également fort bien comprendre, car il était toujours conséquent avec lui-même.

Pour ce qui est des autres dimanches, il arrivait assidûment bien à l'avance, éteignait sa pipe sous le péristyle, se découvrait comme pénétré de la sainteté du lieu où il entrait puis, s'engageant solennellement dans l'allée centrale de la nef, s'en venait s'asseoir, le visage recueilli, au premier ou au second rang au pied de la chaire.

Il chantait toujours avec ferveur et ne baissait pratiquement pas la tête pendant toute la durée du sermon, ce qui témoignait d'une grande réceptivité et d'une intense concentration d'esprit.

Comme j'assistais au service, assis dans les stalles, il me semblait toujours que les architectes médiévaux avaient prévu tout exprès un espace assez large dans la cathédrale et des colonnes assez massives pour empêcher toute collision entre nous...

Or, un certain dimanche — c'était, je crois, un jour de fête — qui vois-je, du haut de la chaire? Henri Gagnebin qui participait au culte avec la même attention qu'à l'ordinaire, en dépit du prédicateur que j'étais. Et c'est alors qu'à l'occasion d'un «après-culte», comme nous appelons nos réunions à la salle de paroisse, il vint et, en tenant de la main droite sa tasse de café, me dit en présence de plusieurs témoins:

— Je suis en train de lire votre livre sur les grandes religions. Vous citez, page 41, Chantepie de la Saussaye. Eh bien! mon père l'a très bien connu!

Depuis lors, il n'a jamais manqué un seul service, sauf pour raison de force majeure, et nous devînmes non seulement amis, mais presque confidents, devisant en gravissant ou en descendant la colline de Saint-Pierre. Il m'honora notamment de sa présence lors de ma série de conférences sur «Calvin, le pour et le contre».

Jusqu'à ses derniers jours, il s'exprima dans la conversation particulière d'une voix ferme et avec beaucoup d'humour. Et sur plus d'un point j'eus la joie de constater que nos théologies se rejoignaient plus qu'on ne l'eût supposé au premier abord. Il avait, par exemple, du mal à accepter la formulation traditionnelle de la doctrine dite de l'expiation selon laquelle le pardon des péchés exigerait, de la part de Dieu, la mort d'un innocent.

En matière de chant religieux, je ne lui cachai pas mon sentiment qu'un recueil de psaumes et de cantiques ne doit pas être conçu en fonction de quelques spécialistes diplômés, mais des besoins du culte ouvert à toutes les catégories d'êtres humains.

Mais je ne tardai pas à comprendre qu'il était en réaction contre un certain sentimentalisme piétiste dont le mauvais goût s'est notamment exprimé dans des cantiques du style: «Viens, âme qui pleure, et ne pleure plus...» Il s'en explique d'ailleurs à la page 167 de ses souvenirs dont il me dédicaca un exemplaire «en hommage reconnaissant», expression qui montre bien qu'il pouvait être indulgent et que la rancune lui était étrangère.

Comme il aimait les bonnes histoires, je lui contai, lors d'une de nos dernières rencontres, comment un pasteur annonça un jour le psaume 42 en disant: «Mes frères, chantons maintenant... *comme un cerf altéré brâme*». Soucieux d'éviter tout malentendu, l'officiant ajouta: «Non, tout de même un peu mieux.»

Je ne regrette pas d'avoir été l'un des derniers à arracher à Henri Gagnebin un éclat de rire des plus sonores, caractéristique d'un homme doué de ce sens de l'humour qui non seulement ne gâte rien, mais permet encore d'arranger bien des choses.

Henry Babel

BEAUX-ARTS

